

CHAPITRE 4  
CONVERSATION À OUAGADOUGOU  
(BURKINA FASO) :  
PARENTÉ À PLAISANTERIE ENTRE GURMA  
ET YATENGA<sup>1</sup>

## 1. Introduction

*Lieu de l'enquête* : Pays sahélien enclavé, le Burkina Faso est économiquement dépendant des pays côtiers au sud (Côte d'Ivoire, Ghana, Togo, Bénin) auxquels il a fourni depuis l'époque coloniale une abondante main d'oeuvre, dite « voltaïque » d'après son ancien nom Haute-Volta, participant ainsi à leur développement. Il a des échanges importants aussi avec le Mali à l'ouest et le Niger au nord et à l'est, et le fait que le français soit actuellement la langue officielle commune de la majorité des pays qui l'entourent a en partie renforcé ces liens. Le nom de « Burkina Faso » a été composé en 1984 à l'aide de deux langues burkinabè, le mooré et le dioula ; il signifie « le pays des hommes intègres ». La capitale, Ouagadougou est devenue ces dernières années un pôle d'attraction des migrations, accrues en raison des évolutions politiques et économiques de la sous région, ce qui lui donne un paysage linguistique très varié, toutes les langues du pays y étant parlées. Six groupes linguistiques sont en effet présents au Burkina Faso à travers les soixante ethnies qu'on y décompte : gur, mandé, atlantique, kru, dogon et berbère. Dans l'entretien sont évoqués, pour le groupe gur : les Mossi, de langue mooré, prépondérants avant l'ère coloniale, dont la capitale était déjà

---

1. Ce chapitre a été rédigé par Gisèle Carrière-Prignitz et Béatrice Akissi Boutin.

Ouagadougou, siège du Mogho naba, empereur de Mossi ; les Yarsé (Yarga ou Yadega au singulier, dont le royaume, le Yatenga, était le plus important de l'empire mossi), les Gurunsi et enfin les Gurmantché, dont le royaume est le Gurma, de langue gulmancema ; pour le groupe mandé : les Bissa. Les langues burkinabè ont une grande vitalité, elles sont largement utilisées à l'intérieur d'une même communauté. Le français intervient le plus souvent par le biais de l'alternance codique mais aussi en tant que véhiculaire dans les échanges interethniques, à côté d'autres langues véhiculaires africaines, comme le dioula. Le statut respectif des langues nationales et du français, unique langue officielle, relève encore de la diglossie, mais de plus en plus ce dernier acquiert une fonction d'identité citadine et on assiste à l'émergence d'un français « ordinaire », régi par une norme locale tacite qui va de pair avec la construction d'une identité burkinabè francophone urbaine.

*Locuteur interviewé :* TI est né en 1954 à Fada N'gourma. D'ethnie gurmantché, il est plurilingue comme la plupart des Burkinabè et parle le gulmancema, le mooré et le français. Il a fait des études secondaires jusqu'en 3<sup>e</sup> puis a repris une formation d'adulte ; il a travaillé comme technicien en hydrologie dans divers organismes non gouvernementaux ou d'Etat. Il a donc appris le français à l'école et l'a perfectionné au gré de ses déplacements et de ses contacts professionnels. Actuellement retraité, il reste très actif et fait des voyages de commerce. Son élocution est fluide et aisée malgré son léger bégaiement. Le ton qu'il adopte ici est joué, il feint de se fâcher. Code PFC : bfat11.

*Relation entre les locuteurs :* TI est en discussion libre avec deux autres locuteurs qu'il connaît bien : MB, Yarga, d'ethnie yarga avec qui il s'adresse naturellement en français, bien qu'il comprenne sa langue maternelle, variante du mooré, et TH, d'ethnie bissa, un ami commun. MB est peu lettré et TH, professeur à la retraite, est le plus âgé et le plus lettré des trois. L'échange est biaisé du fait de la relation de parenté à plaisanterie, imposée traditionnellement entre TI et MB, mais entretenue par la situation d'enquête, qui le met en scène. La plaisanterie parentale ou « rakiré », en langue mooré, est une joute oratoire et une forme d'insulte rituelle entre certains groupes sociaux, sur une base de voisinage, de rang familial ou d'ethnie : les individus cibles de quolibets doivent répondre sur le même ton de raillerie, sans se fâcher. Le rakiré a souvent un rôle de décrispation des tensions sociales et peut désamorcer des conflits plus importants. Le rôle de médiateur est assuré par TH, qui tempère mais aussi distribue la parole. Il n'entre pas dans la controverse, puisqu'il n'entretient pas d'alliance à plaisanterie avec ses deux compères, de

par son appartenance ethnique bissa. L'échange est enjoué, les protagonistes s'amuse beaucoup quoique le propos soit sérieux. Les trois individus qui parlent ont voyagé à l'étranger dans les pays limitrophes du Burkina Faso et appartiennent à une génération qui recevait une éducation africaine assez semblable au Mali, au Niger, en Haute-Volta et au Sénégal.

Lieu et année de l'enregistrement : L'entretien se passe chez TH, l'ami commun aux deux locuteurs TI et MB, à Ouagadougou, en novembre 2004.

## 2. Aspects culturels et lexicaux

Le thème de la conversation, véritable contexte de palabre où sont débattus des griefs, est la revendication du rôle de « patron ». Il est introduit par MB. L'enjeu est de démontrer la légitimité de la domination d'une ethnique sur l'autre, les Gurmantché sur les Yarsé. D'emblée, s'instaurent le rythme, le lexique et le ton de la plaisanterie parentale. Le discours est évidemment chargé de références culturelles : le vocabulaire exprimant une hiérarchie sociale, avec les mots *patron* (l. 20, 45, 47), *chef* (l. 22-23), *esclave* (l. 45), et celui des relations familiales (*grands-parents* (l. 12), et *enfants* (l. 9, 14), *petits-fils* (l. 6), *petits-enfants* (l. 76), *ancêtres* (l. 5, 31-32), *arrière grand-mère* (l. 6)) sont utilisés de façon analogique pour désigner des relations entre groupes ethniques. Le recours à l'histoire est un ancrage argumentatif : on y évoque les migrations d'avant la période coloniale, le contexte des guerres et des épisodes dramatiques du passé (*les envahisseurs nigériens, ... sont venus les attaquer* (l. 65-66)), puis la *colonisation* (l. 12) et son administration, les calamités du passé et du présent : *la sécheresse, la famine* (l. 49). La géographie socio-politique apparaît à travers les nations et territoires mentionnés : *l'empire ou le royaume du Yatenga* (l. 2), *le royaume du Gurma* (l. 3), *l'empire du Gurma* (l. 4), *le Gurma* (l. 6, 7, 49), *pays gurmantché* (l. 57), *le Mandingue* (l. 4), entités à la fois géopolitique et ethnico-linguistique. Des peuples limitrophes sont énumérés selon un trajet de l'est au centre puis, à partir de Ouagadougou, du centre au nord : attaqués à l'est par les Nigériens (Hausa et Bella), les Gurmantché de l'est du Burkina auraient fait appel aux Yarsé du nord-ouest du Burkina en traversant les pays Gurma, Bissa (où se trouve Tenkodogo, l. 74), Mossi (où se trouve Ouagadougou), Gurunsi et Yatenga (*Vous dépassez Ouaga, vous dépassez les Bissa, vous dépassez les Gurunsi, vous allez jusque chez les Yarsé* (l. 69-70)). L'étiquette de « désert » (l. 81) pour désigner les zones de l'est du pays, il est vrai durement affectées par la désertification, est exagérée mais correspond au style de l'échange, énergique et passionné.

L'explication du toponyme « Yatenga » (l. 8-15) manifeste un souci de l'étymologie, souvent invoquée en tradition orale. La motivation avancée par TI pour « Yatenga » est anthroponymique et présente le mot comme étant de formation gulmancema. Elle montre la compétence plurilingue commune des interlocuteurs, rompus à l'exercice de traduction et aux explications métalinguistiques. *On les appelait Yalm tenga. <TH : Yalm tenga.> Mais comme ce sont nos enfants, yalm tenga veut dire, quelqu'un qui est bête, c'est-à-dire le village des bêtes. Ou bien c'est la terre des bêtes. <TH: Des, des idiots.>* (l. 8-11). TI demande à TH de donner raison à l'un ou l'autre des locuteurs parce que *il a été enseignant* (l. 34) et *il a fait l'école ancienne* (l. 40). La référence à *l'école ancienne* évoque pour les interlocuteurs « l'école des Blancs » où le maître était respecté, menait ses élèves d'une main de fer, pratiquait la punition du port du symbole pour les élèves qui parlaient leur langue maternelle (*cf.* aussi III.3. : 2). On relève ici le préjugé selon lequel la compétence de ceux qui en sortaient était garantie.

L'extrait est donc imprégné de valeurs partagées, qui sont convoquées avec bonne humeur, transposées dans un passé mythique ou historique, pour traduire des préoccupations actuelles, en particulier les relations interethniques, les problèmes de frontières, l'économie de la sous région et les difficultés écologiques bien présentes.

Une part importante du lexique employé et les références culturelles qu'il invoque appartiennent au fond commun de la sous région. Les mots du champ lexical de la famille sont utilisés dans un sens connoté : ainsi *arrière-grand-mère* (l. 6) ou *grands parents* (l. 12) sont synonymes d'*ancêtre* (l. 5, 31-32) ; *enfants* (l. 9, 14), *petits-enfants* (l. 76) et *filis* (l. 12), puis *petits-fils* (l. 6) et *petits-enfants* (l. 76) renvoient simplement à la descendance. Le terme de *grand frère* (l. 38) est un terme de respect à l'égard d'un aîné, mais ne dénote pas le lien de parenté. L'emploi de *pas normal* (l. 84) renvoie à une situation critique, mais sans notion normative de « déviance », comme il est d'usage en Afrique de l'ouest. Le registre militaire est présent tout au long de l'extrait, reflétant le côté belliqueux de l'échange : *agressés* (l. 3), *attaqués* (l. 4), *commandé* (répété en rythme ternaire l. 17-18) puis *commande* (l. 19) en clausule, marquée par un schéma rythmique destiné à frapper l'auditeur. La notion de la chefferie, dont on plaisante mais qu'on révère de façon consensuelle, intervient aussi avec le terme *chef* (l. 22-23) et le couple *esclave/ patron* (l. 45) qu'on peut lui associer et qui évoque une pratique très ancienne perpétuée dans la parenté à plaisanterie. Dans le domaine de l'aide, les expressions sont : *prêter main-*

*forte* (l. 2, 50), *demander main-forte* (l. 75), *sauver* (l. 5), *aider* (l. 63, 66), *demander de l'aide* (l. 69, 78). La phrase *vous vous retournez vers nous, pour que nous venions solliciter, demander, euh... au Bon Dieu pour que la pluie vienne. Et chaque fois que nous venons le même jour il y a la pluie* (l. 52-53) renvoie à un pouvoir supposé des Gurmantché : on leur prête le don de divination et d'intercession auprès de la divinité. Un distinguo subtil s'instaure entre *c'est vrai* (l. 29) et *c'est pas vérifié* (l. 30) par MB qui ne veut pas perdre la face. Le maniement du vocabulaire est donc précis, voire sophistiqué.

### 3. Aspects syntaxiques et discursifs

Le propos est construit par les trois locuteurs en interaction. TI avance plusieurs arguments pour démontrer la suprématie du Gurma sur le Yatenga : tout d'abord, le Gurma assure la défense du Yatenga, ensuite, le Yatenga est considéré depuis toujours comme l'enfant du Gurma, enfin, le Gurma a le pouvoir mystique d'obtenir la pluie. Au tout début, emporté par la vivacité de son élocution, il dit « prêté main-forte » au lieu de « demandé main-forte » (l. 2). Les fois suivantes où il évoque cette situation, il ne fait plus d'erreur (l. 50, 75). MB a du mal à prendre la parole, du moins dans ce court extrait où, conformément aux règles du *rakiré*, il doit supporter les insultes les plus saugrenues. Sa défense se résume le plus souvent à rejeter les arguments de TI par des *non* (l. 48, 55, 81), des *c'est pas possible* (l. 51, 55, 56), *cela est impossible* (l. 62). A la fin de l'entretien cependant, il met en valeur le caractère ouvert des Yarsé (*le Yadega, c'est quelqu'un qui est ouvert à, à, à tout le monde* (l. 83-84)) ainsi que leurs capacités à faire face aux difficultés (*le Yadega, ... ce qu'il peut faire, il fait* (l. 83-85)) tout en concédant que les Yarsé, *dans les problèmes* (l. 85-86), sont allés voir les Gurmantché.

TH, qui se présente comme un médiateur impartial (l. 44-46), a en fait une position plutôt favorable à TI, dont il ne remet jamais en cause le discours. Au contraire, il cherche à mettre MB mal à l'aise en rappelant, par exemple, que les Yarsé n'étaient pas autorisés à se tenir debout devant l'empereur des Gurmantché (l. 56-61). TH comme TI accablent MB de questions rhétoriques (l. 59, 61, 67, 69, 75, 76).

La polyphonie du discours apparaît aussi dans les répétitions d'un locuteur à l'autre, les signes d'acquiescement, les coupures de paroles pour construire des séquences de même sens à deux ou au contraire dévier le sens initial d'une séquence. Cette façon de construire le discours à plusieurs

est d'autant plus facile que le thème comme les arguments font partie de schèmes communs que chacun des locuteurs peut exploiter. Ainsi, la première prise de parole de TI est soutenue par les répétitions de TH (*les sauver* (l. 5), *yalm tenga* (l. 8)) ou par ses précisions (*des idiots* (l. 10-11)). De même, à la fin de l'entretien, la parole de TH est appuyée par TI qui continue ses phrases : TH : *vous allez jusque chez les Yarsé pour euh...* <TI : *Qui sont plus loin.*> (l. 70-71), ou encore : *vous vous êtes au nord eux ils sont...* TI : *Dans le désert.* <TH : *Dans le désert là-bas.*> (l. 79-81). MB, même s'il n'est pas d'accord avec TI ou TH, non seulement ponctue leurs paroles de *oui, ouais* (l. 57, 65, 69) qui ont un rôle phatique, mais aide aussi à la construction de leurs discours en leur soufflant les mots, comme de la ligne 62 à 65 : TH : *les Yarsé sont allés, aider les (XX)* <MB : *les Gurunsi, non les Gurmantché les, les Gurmantché, quand les... les, chose,* <MB : *Les envahisseurs, euh...*> *oui, les envahisseurs nigériens.* Les discours de chacun des interlocuteurs sont ponctués de « hum hum » des autres, non transcrits mais très nombreux (une vingtaine au total), qui interviennent comme un soutien à la prise de parole. On remarque dans la séquence ci-dessus l'emploi par TH d'un substitut lexical d'un mot qui échappe au locuteur, « chose », devenu une expression autonome proche d'une interjection (signifiant « comment dirais-je ? »), utilisée aussi dans d'autres pays francophones de la sous région comme la Côte d'Ivoire (cf. VI.3.). Le caractère belliqueux de la conversation apparaît particulièrement lorsqu'un locuteur dévie l'énoncé d'un autre locuteur. C'est ce que fait TI avec MB à deux reprises : MB : *Euh, ce qui est sûr* <TI : *Moi je sais,*>... TI : *que je suis chef.* (l. 21-22) et : MB : *Ce qui est sûr, tout ce que vous avez dit,* <TI : *C'est vrai.*> (l. 26).

La stratégie argumentative, qui s'accompagne d'un ton emphatique à but de provocation, joue aussi sur le rythme : les ratés et redoublements d'initiales de mots ou de syntagmes ne sont pas seulement un accident de l'oral, ni, dans le cas de TI dus uniquement au bégaiement, mais un procédé de martèlement. On note ainsi : *des il, des idiots* (l. 10-11), *q/ qu'on devait* (l. 14), *n/ nos enfants* (l. 14), *adm/ administrateur* (l. 16), *il est enseignant, de, de, de, de formation.* (l. 34-35), *j/ je veux dire* (l. 73), *Vous savez que, vous savez que* (l. 82), *on vous a, on vous a vus* (l. 85). D'autres reprises sont caractéristiques de la modalité emphatique, comme celle de *les a commandés* vue plus haut, ou : *quand, chaque fois [...] chaque fois* (l. 3), ou encore : *je sais que je suis né chef. Je demeure chef. Je resterai toujours chef.* (l. 22). Soulignant aussi de façon dramatique l'exclamation, on relève une répétition de clicks de la part de MB avant *Cela est impossible.* (l. 62).

Malgré la passion et la vitesse avec lesquelles les trois locuteurs mènent la conversation, peu d'irrégularités morphosyntaxiques apparaissent. Le paradigme verbal est parfaitement utilisé, à une nuance près : l'auxiliaire de *on vous a vus* (l. 85) est prononcé [ɛ]. Aux lignes 51-52, deux constructions sont mêlées : « solliciter le Bon Dieu pour que la pluie vienne » et « demander au Bon Dieu que la pluie vienne », mais le subjonctif est de mise après « pour que » : *pour qu'on vienne vous prêter main forte, pour que nous venions solliciter, pour que la pluie vienne* (l. 50 à 52). Un passé simple est à relever : *fut* (l. 17). La particule préverbale de négation *ne* apparaît onze fois et est absente onze autres fois, notamment quatre fois dans une « séquence préformée » (cf. I.4.) : *c'est pas possible* (l. 51, 55, 56, 61).

Les constructions syntaxiques sont, pour la plupart, soignées. Les énoncés comportent des subordinées, en particulier temporelles, avec une variation des morphèmes de subordination *quand* et *chaque fois que* (l. 3-4) ou *comme* et *quand* repris par *que* : *Comme nos grands parents étaient là-bas, quand la colonisation est venue et q/ qu'on devait, donner des noms.* (l. 12-13). On a également la cause avec *parce que* (l. 14), mais aussi *dans la mesure où* (l. 43). Dans *ils ont fait appel aux... Yarsé, qui sont venus les aider* (l. 66), la relative évoque un événement consécutif à celui de la principale. Les constructions verbales comportent peu d'ellipses malgré la rapidité de l'élocution. Seuls quelques compléments verbaux ne sont pas réalisés (*je refuse* (l. 77), *il peut pas nier* (l. 56), *il fait* (l. 85)). Plusieurs constructions clivées et pseudo-clivées sont présentes (l. 34, 42, 77, 83, 84-85), conformément aux tendances de l'oral. Certaines de ces constructions sont interrompues (*Ce qu'il a dit, il a dit tout à fait le contraire* (l. 1), mais aussi l. 21, 26, 27, 30, 62-63) ou bâties de façon originale (*Grâce au Gurma, que le Yatenga existe* (l. 7)).

La syntaxe se trouve altérée dans quelques enchaînements, où l'intention du locuteur est manifestement plus de frapper par ses arguments que dans le formalisme de l'énoncé. On relève ainsi la séquence *Mais toi tu cries, pour te donner quelque chose de moi où je le suis déjà* (l. 24), où un pronom pléonastique *le* figure dans la relative qui semble, sous son caractère apparemment incompréhensible – et d'ailleurs difficile à transcrire littéralement – vouloir dire : « Tu cries pour te donner de l'importance, je l'ai déjà moi-même, dans la position où je me trouve ». Il reproche donc à son adversaire de viser une situation avantageuse, qui lui appartient de plein droit, mais cette « vantardise » fait partir du jeu et s'exprime par l'exagération qui bouscule la syntaxe même de cette construction emphatique.

La particule *là*, post-posée à un syntagme nominal démonstratif ou défini ou bien à un syntagme adverbial, a un rôle de focalisateur en même temps qu'un rôle phatique : elle établit l'accord de l'interlocuteur sur ce qui est dit avant de continuer : *le Yalm tenga là* (l. 15), *à côté là* (l. 74), *ce que vous avez dit là* (l. 30, 34, 42), *Si c'est pas pour ça là* (l. 77).

#### 4. Aspects phonétiques et phonologiques

Le locuteur TI présente certaines caractéristiques du français du Burkina, relativement proche, par ailleurs, du FR et du FCI (cf. II.1. et VI.3.).

Les oppositions entre les voyelles mi-fermées et mi-ouvertes sont normalement maintenues en syllabes ouvertes comme en syllabes fermées selon le modèle du FR. On peut comparer par exemple : *fallait* [falɛ] et *sauver* [sove] (l. 4-5) ou *sécheresse* [seʃores] (l. 49) ; *l'école* [lekɔl] (l. 40) et *autre chose* [otrəʃoz] (l. 7-8). Les oppositions existent entre les voyelles nasales postérieures : [ã] dans *grands-parents* (l. 12) et [ɔ̃] dans *patron* (l. 20) et les voyelles nasales antérieures [ɛ̃] : *besoin* (l. 20), et [œ̃] *quelqu'un* (l. 9 et 11).

L'inventaire consonantique de TI diverge peu du système du FR. On note la réalisation apicale [r], prononciation relativement fréquente au Burkina Faso. Cette vibrante alvéolaire apparaît notamment en position d'attaque syllabique, ce qui constitue une position forte, dans : *royaume* (l. 2) *Il rampe* (l. 61). En position de coda, ce qui constitue une position faible, le /R/ peut être affaibli. Lorsqu'un /R/ final est suivi d'un mot à initiale vocalique, il est normalement prononcé comme consonne d'enchaînement (*le grand-frère est là* [lø.grã.frɛ.rɛ.la] (l. 32), mais il peut aussi chuter, comme dans *la mesure où il est là* [la.mø.zy.u.i.lɛ.la] (l. 43)). Dans une position finale plus faible parce que suivie d'un mot à initiale consonantique, il est plus facilement élidé, comme dans *a toujours prêté* [atuzuprete] (l. 2), mais on entend pourtant la réalisation apicale dans *l'histoire même dit* [listwarmemdi] (l. 1) ou *c'est l'histoire qui le dit* [selistwarkilødi] (l. 77). Dans les groupes consonantiques, le /R/ subit les mêmes variations. En position forte de deuxième consonne de groupe accentué, le /R/ se trouve en attaque et il est réalisé en vibrante alvéolaire, comme dans *prêté* (l. 2), particulièrement intense dans *c'est vrai* (l. 26-27) lorsque TI veut impressionner davantage. En première position de groupe consonantique, mais en finale de syllabe, il est souvent prononcé aussi en vibrante alvéolaire comme dans *formation* [fɔrmasjɔ̃] (l. 35), mais il peut aussi être atténué voire effacé, comme dans *courbe* [kub] (l. 61) ou

*Gurma* [gu:ma] (l. 4). En deuxième consonne de groupe final de mot, il est plus vulnérable. Il peut alors être dévoisé, comme dans *ancêtre* [ãsetr] (l. 5), mais aussi être prononcé avec l'appui d'un schwa comme dans *autre chose* [otrəʃoz] (l. 7-8).

Un peu sur le même modèle que l'affaiblissement du /R/, l'occlusive vélaire /k/, en première position de groupe consonantique mais en position faible de coda, tend à disparaître, comme par exemple dans : *expliquer* [ɛsplike]. On entend également la légère palatalisation de la fricative post alvéolaire sourde [ʃ] en [ç] dans *chef*, prononcé [çɛf] (l. 23).

On remarque aussi dans l'extrait l'effacement de [t] dans *c'est-à-dire* (l. 3), qui revient, avec la chute du /R/ final, à l'écrasement du mot en [saadi].

L'existence d'un schwa en français du Burkina Faso n'est pas prouvée pour tous les contextes. Ainsi, la voyelle présente dans les monosyllabes : *ce, le, que* (l. 1) est la même que celle de *peux/peut* (l. 25, 55 ou 77) : [ø]. On peut écouter aussi, par exemple, la séquence de MB : *je ne peux* [ʒənøpø] (l. 29). En position interne, elle est volontiers prononcée alors qu'en finale, elle est normalement absente en français du Burkina Faso (*appelés* (l. 8), *demeur(e)* (l. 12), *mesur(e)* (l. 43)), bien que TI prononce quelquefois un schwa final, comme nous l'avons vu plus haut avec *autre chose* [otrəʃoz] (l. 7-8).

En ce qui concerne les liaisons, TI suit la norme du FR. Il fait systématiquement la liaison en [n] après un clitique comme *on* suivi de voyelle, en [z] après un déterminant pluriel (*des [z]idiots* [dezidjo] (l. 11), *nos [z]enfants* [nozãfã] (l. 14)). L'absence de liaison est notable chez TI pour : *son fils est// idiot* (l. 12), *fut// un Gurmantché* (l. 17). Dans ces segments d'énoncés, les voyelles sont enchaînées sans rupture. Au contraire, TI insère un coup de glotte entre les deux voyelles dans : *étaient// agressés* [etɛʔa] (l. 3) ; *on les a appelés* [ɔ̃ləzaʔapøle] (l. 15) ; *il est// enseignant* [ilɛʔãseɲã] (l. 34). TI fait une liaison en [t] dans la locution figée *tout [t]à fait* (l. 11) et après *quand* : *quand [t]il y a la sécheresse, quand [t]il y a la, la famine* (l. 48-49). TH, au contraire, ne fait pas la liaison dans *quand// un* (l. 56). TH ne fait pas non plus la liaison, qui serait remarquable en FR, dans : *en [n]arrivant// ici* (l. 44), *s'il y a pas// une raison à la base* (l. 76), *ils [z]ont fait// appel* (l. 66).

L'extrait représente, dans l'ensemble, une accentuation proche de celle du FR. En effet, le locuteur accentue généralement la dernière syllabe des syntagmes ou groupes rythmiques. Dans certains cas cependant, comme au

début de l'entretien, les formules sont soulignées par une intonation emphatique : <Parce que **l'histoire même dit**, que **l'empire...** **dl** du Yateng/, le **royaume** du Yatenga, a toujours prêté **main-forte** au royaume du **Gurma**. C'est-à-dire **que** quand, **chaque** fois qu'ils étaient agressés, **chaque** fois qu'ils étaient attaqués par le Mandingue, il fallait **l'empire** du Gurma pour venir les **sauver**. Et l'histoire **dit**, que leur... **ancêtre**, leur arrière **grand-mère**, vient du **Gurma**. Donc, ce sont d'abord nos **petits-fils**. **Grâce** au Gurma, que le Yatenga **existe**. D'autres effets rhétoriques tendent à mettre les mots en valeur à l'aide d'allongements vocaliques et de montées suraiguës comme dans : je sais que je suis **né chef**, je demeure **chef**. [...] Mais toi tu **cries**, pour te **donner**, quelque chose de **moi** où je le **suis déjà**. (l. 23-24).

On voit que les différences qui peuvent exister entre la variété étudiée ici et le FR reposent essentiellement sur des phénomènes de mise en œuvre du discours et de normes concernant la prise de parole, les tours et la construction discursive de la parole partagée.

## Conversation à Ouagadougou (Burkina Faso)

**TI :** Ce qu'il a dit, il a dit tout à fait le contraire. Parce que l'histoire même dit, que l'empire... d/ du Yateng/, le royaume du Yatenga, a toujours prêté main-forte, au royaume du Gurma. C'est-à-dire que quand, chaque fois qu'ils étaient agressés, chaque fois qu'ils étaient attaqués par le Mandingue, il fallait l'empire du Gurma pour venir les sauver. <**TH :** Les sauver.> Et l'histoire dit, que leur... ancêtre, leur arrière grand-mère, viennent du Gurma. Donc, ce sont d'abord nos petits-fils. Grâce au Gurma, que le Yatenga existe. Et encore je vais vous expliquer une autre chose. Le Yatenga ne s'appelait pas Yatenga. On les appelait Yalm tenga. <**TH :** Yalm tenga.> Mais comme ce sont nos enfants, yalm tenga veut dire, quelqu'un qui est bête c'est-à-dire le village des bêtes. Ou bien c'est la terre des bêtes. <**TH :** Des i/, des idiots.> Des bê/ des idiots. Mais, quelqu'un ne voudrait pas qu'on dise que son fils est idiot. Comme nos grands-parents étaient là-bas, quand la colonisation est venue et q/-qu'on devait donner des noms, le grand parent a dit : « Au lieu de dire yalmtenga, on n'a qu'à dire yaatenga parce que ce sont n/-nos enfants, au moins pour camoufler un peu, le Yalm tenga là. ». Donc, on les a appelés Yaatenga. Donc voilà. Et encore il oublie une chose. Le premier adm/ administrateur dans le Yatenga fut un Gurmantché. Mon arrière grand-père les a commandés, mon grand-père les a commandés, mon père les a commandés, voilà aujourd'hui moi aussi je les commande. Vous voyez que quand le truc brûle même, il crie, il veut dire que lui est patron. Est-ce que moi je, est-ce que j'ai besoin de dire que je suis patron ?

**MB :** Euh, ce qui est sûr <**TI :** Moi je sais,>...

**TI :** que je suis chef. J'ai pas besoin de chanter sur tous les toits que je suis chef. <**MB :** Non.> Puisque je sais que je suis né chef. Je demeure chef. Je resterai toujours chef. Mais toi tu cries, pour te donner quelque chose de moi où je le suis déjà. Donc, alors <**MB :** Ah...> tu peux continuer je t'écoute.

**MB :** Ce qui est sûr, tout ce que vous avez dit, <**TI :** C'est vrai.>

**TI :** Non, dis : « C'est vrai. ». <**MB :** Non, tout ce que vous avez dit, > Dis : « C'est vrai. » et puis on continue.

**MB :** Non, là je ne peux pas dire, pour l'instant je ne peux, je ne peux pas dire c'est vrai parce que, c'est pas vérifié. C'est pas vérifié et puis, bon, ce que vous avez dit là <**TI :** 30  
Oui.>. Vous avez des ancêtres, hein.

**TI :** Mais, le grand frère est là, il connaît l'histoire. <**MB :** Vous avez des ancêtres, hein, vous avez des ancêtres, parce que si,>

**MB :** euh, réellement ce que vous dites là, c'est pas vrai <**TI :** Lui il est, lui il est enseignant, de, de, de, de formation.> <**TH :** Attends,> 35

**TH :** il n'a qu'à se tromper (XXX).

**MB :** Bon est-ce que ? Bon euh... donc dans ce cas, euh... moi je vais me renseigner auprès de grand frère si, parce qu'il a été enseignant, <**TH :** Oui.> et il connaît pas mal de l'histoire du Burkina <**TI :** Et, et d'abord il a été enseignant et il a fait l'école ancienne.>. 40

**MB :** Oui, oui. <**TI :** Voilà, il faut toujours ajouter ça.> Donc. Donc, moi, pour l'instant je ne peux pas dire que ce que vous avez dit là, c'est vrai.

**TI :** D'accord, il va nous départager dans la mesure où il est là. <**TH :** Non, bon,>

**TH :** moi je te laisse exposer tous tes arguments. Puisque toi, en arrivant ici tu as commencé à traiter tout le monde d'esclave, tu as commencé à dire tu es patron, à lui et à moi. 45  
Ben, il faut que tu nous dises exactement pourquoi. On ne sait pas pourquoi.

**MB :** Non, mais je suis patron, je suis, en tout cas, mais bon, pour vous, bon...

**TI :** Même, jusqu'aujourd'hui. <**MB :** Non non, pour vous...> Laissez-moi dire. Quand il y a la sécheresse, quand il y a la, la famine, vous vous retournez vers qui ? Vers le Gurma <**MB :** Non, c'est pas...>. Pour qu'on vienne vous prêter main-forte <**MB :** 50  
c'est pas possible.>. Vous vous retournez vers nous, pour que nous venions solliciter, demander, euh... au Bon Dieu pour que la pluie vienne. Et chaque fois que nous venons le même jour il y a la pluie. <**MB :** Il y a jamais eu.>

**MB :** Il y a, il y a jamais eu ça, il y a ja/ il y a jamais eu ça.

**TI :** Mais le grand frère peut en témoigner <**MB :** Non non, c'est pas possible.>. 55

**TH :** Bon, <**MB :** C'est pas possible, je refuse.> attends. Quand... quand un, un, un, un, un, un du Yatenga, <**MB :** Oui.> va chez... en pays gurmantché.

**MB :** Oui.

**TH :** Comment il se comporte devant l'empereur des Gurmantché ?

**MB :** Comment il se comporte ? Mais, est-ce qu'il y a un comportement, euh... 60

**TI :** Il rampe. <**TH :** Il rampe ?> Il est, il est courbe sur le sol <**MB :** C'est pas possible.>.

**TH :** Hein ? <**TI :** Oui.> <**MB :** Cela est impossible.> Mais, bon, toi tu dis, c'est parce que les Yarsé sont allés, aider les (XX) <**MB :** les Gurunsi, non les Gurmantché> les, les Gurmantché, quand les... les, chose, <**MB :** Les envahisseurs, euh...> oui, les envahisseurs nigériens <**MB :** Oui.> hein, les Haoussa, les Bella... sont venus 65  
les attaquer, ils ont fait appel aux... Yarsé, qui sont venus les aider. Mais est-ce que

vous n'êtes pas les seuls, à appeler des gens pour vous aider ? Mais, à partir du moment où vous... D'abord pourquoi vous allez <MB : Non.> jusqu'au Yatenga, <MB : Ouais.> pour demander de l'aide ? Vous dépassez Ouaga, vous dépassez les Bissa, vous dépassez les Gurunsi, vous allez jusque chez les Yarsé pour euh... <TI : 70 Qui sont plus loin.>

**MB :** Chez les Yarsé, chez les Yarsé. Où ça ?

**TH :** Euh, vous allez ju/jusque chez... Non, j/je veux dire, pourquoi les Gurmantché <TI : Les Gurmantché vont dépasser Ouaga, Tenkodogo qui, à côté là>. Tout.

**TI :** pour aller jusqu'au Yatenga pour demander main-forte ? <TH : Jusque chez vous,> 75

**TH :** si il y a pas une raison à la base ? Lui, il dit que vous êtes, ses petits-enfants.

**TI :** Et ça, il peut pas nier, c'est l'histoire qui le dit. <TH : Si c'est pas pour ça là,>

**TH :** pourquoi ils vont aller jusque chez vous là-bas pour demander de l'aide, alors qu'ils, ils traversent tout le Burkina, pour aller chez vous là-bas, vous vous êtes au nord eux ils sont... 80

**TI :** Dans le désert. <TH : Dans le désert là-bas (XX)...> <MB : Non, vous sa/, vous,>

**MB :** Vous savez que, vous savez que le Yadega, le Yadega n'aime pas... que quelqu'un... euh... c'est-à-dire que le Yadega, c'est quelqu'un qui est ouvert à, à, à tout le monde. C'est-à-dire, quand il voit quelque chose qui n'est pas normal, ce qu'il peut faire, il fait. Donc c'est par rapport à ça, que on vous a, on vous a vus dans les problèmes. 85